

**JOURNAL DES BENOÎTES**  
**Petit Courrier**  
**DES BÉNÉDICTINES**  
 48 RUE VIVIENNE  
 PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

Le carême est-il le signal du repos pour toutes les mondaines? Nous n'oserions l'affirmer, car les archets se font encore entendre et l'on parle toujours de brillants cotillons. Que d'objets de toutes sortes on y prodigue! Et quel luxe dans leur choix!

Voici le *lot* qu'une ravissante jeune fille, dont nous vous décrivons tout à l'heure la toilette, a rapporté d'un cotillon dansé dans un des plus beaux hôtels du parc Monceau, splendide habitation où tout se trouvait à l'unisson : réception brillante, grâce et amabilité des maîtres de céans, orchestre excellent et souper splendide disposé par petites tables.

Le *lot* dont je parle comprenait un éventail en plumes assorti au costume, une hotte enrubannée pleine de raisin, une fantaisie remplie de bonbons de chez Bois-



Robe de mariée de Mlle Thirion, 47, boulevard St-Michel.

sier, une gerbe de fleurs de Roseau-Vallant, un chapeau Louis XVI en paille d'Italie avec fleurs et rubans, un large ruban de moire sur lequel était brodée la date du cotillon et que l'on mettait en grand cordon de la Légion d'honneur, piqué de fleurs pour la coiffure, etc., etc., plus une quantité de menus objets, trop longs à énumérer, objets de choix qui disent l'opulence, mais surtout le goût excellemment parisien et comme il faut de M<sup>me</sup> X. et de ses filles... Si l'on songe que toutes les jeunes filles furent ainsi favorisées, on se demande ce qu'une telle fête a dû coûter.

Un mot sur les toilettes, qui étaient splendides, et sur les diamants et les perles qui s'y voyaient en profusion. Avant tout, nous citerons le collier de la maîtresse de la maison, qui étageait, presque jusqu'à la taille, ses cinq rangs de superbes perles; un collier, dit de



chien, formé de trois rangs de perles avec fermoir en diamants; un autre en perles et diamants, et des agrafes, et des ferrets, et des pendeloques : un rêve des Mille et une nuits.

Presque toutes les robes à petite traine pointue et les costumes des danseuses, dernière mode, à jupe légèrement inclinée.

Voici le costume que portait la séduisante jeune fille, qui m'a conté toutes ces merveilles avec une joie délirante, des enthousiasmes remplis de tendresse et de remerciements pour ses jeunes amies et leur mère, qui savent, avec la plus aimable simplicité, si bien amuser la jeunesse.

Une soie souple, d'un bleu très très pâle; deux panneaux en gaze blanche sobrement brodée d'or, cernaient un étroit tablier, le lé de côté dessinait un large pli couché cachant le pied du panneau; les de derrière inclinés, *froufroutés* à la pointe du corsage, lequel est long de taille, avec une charmante garniture rappelant les panneaux. La manche courte, froncée, s'élevant de plusieurs centimètres au-dessus de l'épaule. Toilette vaporeuse, taille gracieuse et élancée, tête fine aux yeux de gazelle, tout cela formait un ensemble vraiment idéal.

Très peu de garnitures si vous voulez être à la mode, les hanches très plates et seulement les lés de derrière montés par des fronces afin de donner une tournure peu prononcée mais assez accusée, pour rompre ce qu'il y aurait de trop plat; c'est ce qu'on appelle, dans le langage chiffon, *froufrouté*.

Citons aussi cette toilette d'une mère jeune encore et fort belle, la mère du charmant bluet ci-dessus indiqué. La robe simple, mais d'une exquise distinction, venait de chez Félix; elle moulait la taille en perfection. Jupe en velours noir à petite traine pointue, ouverte devant sur un étroit tablier formant if, en surah mauve très pâle; le devant du corsage mauve semble continuer le tablier sur le haut duquel s'avance la pointe en velours noir du corsage qui est lacé derrière. De petits revers en velours, l'un piqué d'une superbe agrafe en diamants. Au cou, un très étroit velours noir supporte toute une pluie de superbes diamants montés en longues et inégales pendrilles. A travers les enroulements légers et crépés de la coiffure, passent deux rivières en diamants, accompagnées de deux beaux croissants. Aux oreilles un seul gros diamant, mais quel diamant! L'heureux mari et l'heureux père de cette femme et de cette jeune fille charmantes me disait : « Je suis condamné aux travaux forcés, je ne dors plus. » Mais c'était dit si gentiment, que l'on sentait

qu'il désirait rester forcé, forcé sans espoir d'être libéré, j'en suis sûre.

Après cette école buissonnière, occupons-nous sérieusement; c'est-à-dire, parlons des costumes de transition ou printaniers. Je n'entrerai pas encore dans de grands détails, mais voici la description de deux costumes de M<sup>me</sup> Brun-Cailleux que nous trouvons élégants et distingués.

Le premier est en fin lainage; celui que nous avons vu était noir, mais il se fait en toutes couleurs, avec le ruban, sans picots, assorti. Au-dessus de l'ourlet de la jupe qui a douze centimètres de hauteur, sont posés cinq cercles en étroit ruban de moire noire à picots; ces mêmes rubans se retrouvent tout le long des bords de la redingote, et mis en travers sur les revers de cachemire du corsage, qui cernent un devant plissé pris dans une demi-ceinture en moire. A la manche ronde cinq cercles de ruban, un sur le col droit. Je ne sais si vous vous rendez bien compte de cette charmante façon, qui valait la peine de vous être décrite; le costume ne coûte que 100 fr. C'est affaire à M<sup>me</sup> Brun de donner, pour un prix minime, si joli costume en bonne étoffe, de façon gracieuse et parfaitement fait.

Le second costume est en lainage de fantaisie. La redingote garnie de quilles en passementerie, ou les quilles posées sur la jupe. Dans ce dernier cas, la jupe de la redingote est ouverte et plissée de chaque côté; un plastron en passementerie se ferme à gauche, et les bords plissés du corsage se croisent à la taille; un revers assorti à la manche ouverte extérieurement. Prix : 130 francs.

Nous croyons ces renseignements utiles, parce qu'ils s'adressent au plus grand nombre de nos lectrices : ces costumes sont jolis, les corsages ont une coupe qui prend bien la taille et les garnitures sont nouvelles et charmantes, nouvelles dans leur disposition. Nous avons dit que M<sup>me</sup> Brun-Cailleux demeure 11, rue du Marché-Saint-Honoré, à l'entresol.

CORALIE L.

Nous avions annoncé pour le 30 mars, en supplément, un couvre-lit en étamine fait de bandes brodées en soie au point de croix et de bandes plus petites unies avec ourlet à jour, le dessin et l'encadrement de grandeur naturelle et l'ensemble du couvre-lit terminé; mais nous avons pensé que, vu l'époque, une planche de patrons serait la bienvenue en ce moment où l'on s'occupe des costumes de transition. Le couvre-lit paraîtra dans le 4<sup>e</sup> Album, le 20 avril.

#### Explication des Gravures noires (pages 85 et 87)

Robe de mariée en satin et blonde de soie blanche. — Tablier en blonde composé d'un long bouillon surmontant un volant cerné par un panneau plissé en satin, lequel est joint à la traine par un soufflet en blonde piqué

d'une traine de fleurs d'oranger. Corsage drapé de blonde et orné d'un courant de boutons de fleurs d'oranger qui suit le bord plissé. Des rubans partant de la couture du dessous du bras, sont réunis devant par une double



coque. La manche mi-partie en satin, mi-partie en blonde, celle-ci fait un bouillon serré dans un poignet en satin.

*Costume de dîner en bengaline bleu pâle et dentelle noire.* — Devant de la jupe en dentelle noire, lés de derrière en bengaline bleu pâle. Cette jupe est entièrement plissée, mais les plis de derrière sont plus larges que ceux de la dentelle et se perdent dans une légère traîne. Du côté droit, quatre nœuds de bengaline avec aiguillettes en cordonnet mélangé d'or. Corsage en bengaline, gilet de dentelle noire ouvert sur une chemisette en tulle bleu semé de paillettes d'or; la dentelle se continue et fait le tour du corsage. Les parements en dentelle; à la taille, la dentelle est froncée sous deux galons d'or. Col garni du même galon d'or. La façon de ce costume, d'une grande simplicité, est très élégante et d'un goût parfait.

### Explication

de la Gravure coloriée

4720

COSTUME DE JEUNE FILLE

*Costume de dîner en tissu cert ancien rayures ottoman, laine et soie.* — Jupe droite, montée par des fronces plus fournies au dos qu'au devant. Le corsage lacé derrière, forme une légère pointe; un ruban roulé en moire suit le contour devant, se pince à droite, puis se développe



4799

Costume de dîner en bengaline bleu pâle et dentelle noire. De Madame Brun-Cailleux, 41, rue du Marché-St-Honoré.

sur le côté en une longue coque accompagnée d'un pan. Le corsage décolleté avec un empiècement en guipure formant des pointes à son bord inférieur. Col droit, manche en guipure, tournant au coude, au-dessous duquel elle s'arrête. Bas en soie et souliers mordorés. Gants de Suède. Deux barrettes en ruban traversent les cheveux frisés.

COSTUME DE DINER

POUR

JEUNE FEMME

*Costume en batiste de laine rose ancien et entredeux de dentelle et ruban rose.* — Sous-jupe en taffetas couverte par une seconde jupe faite d'entredeux de dentelle et de ruban rose posés verticalement. Les lés de derrière, cachés par la tunique, sont en batiste de laine et droits comme la tunique dont le bord se retourne dessus, se chiffonne de quelques plis et s'arrête sous l'un des plis de derrière; même arrangement pour le côté droit. Gilet en dentelle, formant une pointe; il se prend dans une ceinture haute et plate que laisse voir l'ouverture du corsage qui reçoit un grand revers. Manche avec un crevé plissé partant de l'épaule et une haute manchette en dentelle. Bas rosés. Souliers en satin noir. Un nœud rose serre à la nuque le catogan natté. Gants de Suède crème.

## CAUSERIE

Bals d'enfants. — Ni Carnaval ni Carême. — Les mémoires d'une princesse arabe. — Un mariage imperial. — La fureur des renseignements.



Ue n'aime pas beaucoup à l'entrée du Carême m'appesantir sur les souvenirs du Carnaval, mais ceux-ci sont d'une telle innocence qu'on pourrait les évoquer sans la moindre impiété le jour même des Cendres.

Elle comprenait bien que la joie des enfants plaît à

Dieu, une petite Paulette de ma connaissance qui, invitée au bal de M. Cernuschi, a répété tous les soirs, huit jours de suite, dans sa prière, ces égoïstes paroles, que personne assurément ne lui avait enseignées : « Mon Dieu, conservez la vie et la santé à M. Cernuschi jusqu'à son bal ! » Après... bah ! la sincère Paulette se souciait beaucoup moins de l'après, mais il lui fallait ce bal où elle devait aller en Accordée de village avec une petite coiffe de dentelle sur ses cheveux noirs frisés et un bouquet de roses sur sa jolie peau brune, au coin de son tablier à bavette, gentille comme une poupée, ravie, en outre, de forcer,



par sa tenue et sa sagesse, la consigne inflexible : Point d'enfant au-dessous de six ans ! Or, Paulette n'en a que cinq. Son petit frère, plus jeune de dix-huit mois, n'a pu la suivre dans cette caverne d'Aladdin, où sont réunies les plus belles chinoïseries, les plus précieuses curiosités de Paris. Aussi a-t-elle revêtu ses blancs atours en cachette pour ne pas faire de peine à Bébé, à qui elle a rapporté dans sa poche, un peu poissée par parenthèse, les plus exquises friandises d'un souper digne du reste de la fête. Quelle idée d'artiste que de réunir au milieu de ces Bouddahs gigantesques, de ces colossales chimères, de ces dragons grimaçants, qui forment une collection sans pareille, au pied de toutes ces immobiles figures d'une civilisation antique et mystérieuse, un monde grouillant de petits masques parisiens, exécutant à la barbe de l'Inde et du Japon, des gambades folles qu'accompagnaient les valse de Strauss et de Métra. La jolie antithèse !

Mais, hélas, pour aborder ces galeries féeriques, il fallait, nous l'avons dit, être assez grand garçon ou assez grande fille pour pouvoir sortir seul de la *nursery*, pour savoir se passer de nourrice ou de bonne ; nombre de bambins ont donc été exclus qui auraient souhaité pourtant aller au bal, car de notre temps les ambitions démesurées commencent de bonne heure. Dans ses beaux salons aux frises dorées qui naguère servirent de cadre à une si brillante *redoute*, renouvelée du meilleur temps des mascarades, M<sup>me</sup> Buloz a recueilli avec leurs aînés ces petits deshérités. Elle a décidé que son bal serait hospitalier à tous les âges, et il n'en a pas été moins gai pour cela. Je ne soupçonnais pas qu'un poupon de six mois pût faire aussi bonne figure dans une fête masquée, avant d'avoir vu M. R... sourire, extasié devant les lumières, sous son chapeau de Folie, en agitant avec entrain sa marotte à grelots. Il s'élançait comme prêt à s'envoler, il jetait de petits cris d'oiseau, bref il était parfaitement dans son rôle.

Une autre fête, plus poétique encore que ces fêtes de l'enfance, a été la fête de la jeunesse, dans un somptueux hôtel de la rue Galilée : les danseuses comptaient moins de seize ans et les danseurs ne devaient pas avoir dépassé leur vingtième année. Variété du bal blanc, sauf qu'on était en princes et en princesses, en bergers et en bergères, en pierrots et en pierrettes, en merveilleuses et en mousquetaires, que sais-je, tout un peuple printanier de conte bleu que Watteau eût voulu peindre.

Maintenant on ne se costumera guère, jusqu'à la Mi-Carême, mais ne croyez pas que l'on cesse de danser. Jadis, en pays catholique, les plaisirs s'arrêtaient du Mardi-Gras à Pâques.

— Que voulez-vous ? La mode a changé ! me disait sans mauvaise intention une personne quelque peu mondaine.

A vrai dire, il n'y a plus de Carnaval, puisque le Bœuf gras a cessé de se promener et que les masques des rues se font remarquer par leur absence, et il n'y a pas non plus de Carême, puisque la liste des fêtes continue à se dérouler trente jours au moins sur quarante.

Ne comptez pas cependant que je vous révèle tous les amusements qui se préparent pour l'ère qui de-

vrait être celle de l'abstinence et des sermons. Ils ont cours dans un monde que je fréquente peu et sur lequel je suis mal renseignée, ma causerie n'étant pas de celles qui ont recours à tous les moyens pour s'alimenter. Aujourd'hui les chroniqueurs de profession, — il y en a de fort élégants. — ont un moyen bien simple de tout savoir. Ils se présentent hardiment le matin dans telle ou telle maison :

— Madame ne reçoit pas...

— Dites-lui que c'est M. un tel de tel journal qui vient l'*interviewer*.

Alors que se passe-t-il ? Met-on le monsieur à la porte ? Quelquefois ; mais très souvent aussi on lui fournit des détails avec complaisance. Il est si agréable de voir son nom imprimé... sans avoir payé pour cela, ce qui arrive bien aussi, de temps à autre, quand l'*interviewer* tarde à se présenter, mais généralement l'*interviewer* sait son devoir, il devance l'appel.

Un des traits caractéristiques de notre temps, c'est sa fureur d'être renseigné ; il ne veut plus de mystères, tous les voiles sont brutalement arrachés, la Renommée, embouchant sa trompette, crie aux quatre coins de l'horizon ce qui passait jadis pour être impénétrable. Qu'y avait-il de mieux fermé jusqu'ici qu'un harem d'Afrique ? Eh bien, voilà qu'une princesse arabe, fille du sultan de Zanzibar, fait gémir la presse, s'improvise femme de lettres, nous racontant son enfance écoulée dans le labyrinthe d'un palais aux galeries ouvertes, pleines de perroquets et de pigeons, les querelles des enfants, des esclaves, des eunuques, et comment Bibi-Azzé, sa belle-mère, donnait tort au Coran, qui a dit que les maris ont le pas sur leurs femmes, en soumettant à sa loi son vieux sultan et toute la maison ; elle nous raconte les tribulations d'un pauvre homme aux prises avec cent épouses, elle nous explique de quelle façon elle fut élevée, saupoudrée dès qu'elle vint au monde de violents parfums, puis emmaillottée de bandelettes à la façon d'une momie, puis torturée par des esclaves qui lui perçaient six trous dans chaque oreille en attendant qu'elle pût porter les lourds anneaux de jambes et de bras qui, en ces parages, sont joints à la layette, exclusivement composée de bonnets de drap d'or et de chemises de soie. Nous apprenons que, pendant le repas du sultan et de son innombrable famille, un orgue de Barbarie colossal alternait avec une boîte à musique et des chansons d'aveugle. L'étude du Coran était toute l'école ; on enseignait en outre aux princes et princesses réunis, un peu de grammaire et à compter jusqu'à mille. Mais alors, comment la princesse Salmé a-t-elle pu écrire ses mémoires et les publier en deux volumes à Berlin ? C'est que la princesse Salmé est aujourd'hui M<sup>me</sup> Emilie Ruete, négociante à Hambourg (attendez un peu pour avoir la clef de l'énigme ; vous l'aurez, il n'y a plus d'énigmes en ce temps de lumières).

Voulez-vous savoir d'abord comment on entend l'ameublement à Zanzibar, chez les princes, dans les hautes pièces aux murs blanchis et sans rideaux ? Des nattes remplacent souvent les tapis, les murailles sont divisées en panneaux par des niches ; sur des rayons de bois, barbouillés en vert, s'étagent les



porcelaines peintes, les cristaux taillés, alternant avec des glaces de fabrique européenne, surmontées de pendules si nombreuses qu'on dirait un magasin d'horlogerie; des divans bas avec cela, un matelas de drap d'or pour la *maîtresse de la maison*, un grand lit à incrustations, si haut qu'on y monte comme on se mettrait à cheval, en s'élançant de la main d'une esclave, des coffres en bois de rose garnis de clous à têtes de cuivre, tous les courants d'air possible et les parfums les plus entêtants; voilà pour le mobilier. Examinons la toilette des dames: pantalon presque *collant de couleur vive*, chemise *montante*, aux manches étroites et demi-courtes, qui retombe pardessus le pantalon, vert sur rouge, bleu sur jaune, le tout en soie ou en mousseline, très brodé, très garni d'orfèvrerie, de verroterie; plusieurs rangs de colliers; bracelets jusqu'aux coudes, bagues énormes; sur la tête, des mouchoirs de soie bariolés qui *s'entremêlent à des franges, à des pompons*, à des rubans où sont cousus des pièces de monnaie... Eh bien, la princesse Salmé a renoncé à ces délicieuses toilettes et à cinq cents dollars par an de parfumerie, pour se faire enlever et conduire en Europe. M. Ruete, venu à Zanzibar, y représentait une maison de commerce de Hambourg; il vit la princesse, fut aimé d'elle et tous les deux prirent la fuite, grâce à la complaisance d'un capitaine de la marine anglaise. C'est à Hambourg que l'Arabe, devenue Allemande depuis vingt ans, a mis en ordre ses souvenirs qui sont des regrets, car rien ne l'a consolée de la perte de son soleil, jamais elle ne s'est acclimatée.

De telles révélations semblent déjà piquantes, mais nous en avons bien d'autres en cet hiver 1889. Si les harems de Zanzibar sont mystérieux ou du moins s'ils l'étaient avant que les *bibis* qui le composent se mêlassent d'écrire, il y avait un lieu plus impénétrable encore, c'était le palais impérial en Chine. Pourtant le jeune empereur vient de se marier et, quoique le corps diplomatique ait été tenu à l'écart de toutes les cérémonies, nos journaux ont trouvé moyen de recueillir quelques bribes de renseignements. Il en résulte que tout, dans le Céleste-Empire, peut se résumer autant que jamais en sujets d'écrans ou d'éventails. Jugez-en plutôt :

1° Les grands écuyers préposés aux équipages font passer le palanquin de l'impératrice par l'ouverture centrale d'une certaine porte et le déposent au milieu d'une certaine salle.

Comme ce symbolisme serait facilement exprimé en peinture sur porcelaine, décoration de tasse ou de soucoupe!

2° Quatre princesses, portant la coiffe et la robe écarlate à écussons brodés, placent respectueusement une bande de soie sur laquelle est dessiné un caractère chinois qui représente le dragon et deux sceptres, dits de congratulation, au milieu, vous entendez bien, au milieu, ni à droite, ni à gauche, au milieu du palanquin de l'impératrice. Les voyez-vous, ces demoiselles, trébuchantes sur leurs pieds mignons, avec leurs petites figures d'ivoire qui se détachent sur le papier de riz?

3° Les mêmes princesses, accompagnées de maîtresses des cérémonies, vêtues de rouge comme elles, déposent dans le lit nuptial orné de dragons et de phénix, un vase renfermant deux perles fines, deux sceptres d'or, deux lingots d'argent, deux sceptres du même métal, deux rubis, des pièces de monnaie, une poignée de riz jaune et de riz blanc, etc... avec un sceptre de congratulation aux quatre angles du lit.

Tout cela naturellement a un sens mystique que j'aimerais assez à voir traduit sur coffret de laque, pour varier un peu.

Et quel beau paravent que celui où l'on représenterait huit princesses se faisant remettre, pour l'impératrice, la robe brodée de dragons et de phénix enlacés, un voile rouge, les boucles d'oreilles, les épingles de tête et l'encens du Thibet!

L'impératrice est ensuite priée de se faire coiffer en nattes enroulées de chaque côté de sa tête, avec un sceptre piqué dedans; elle s'assied dans son palanquin, où l'on a fait préalablement brûler de l'encens du Thibet, tenant d'une main deux sceptres de congratulation et de l'autre deux pommes. La pauvre princesse doit être bien embarrassée! Remarque: la pomme qui, ailleurs, est chargée de tant d'iniquités, la pomme qui séduisit Eve, qui amena une discorde fameuse entre trois déesses, qui perdit Atalante, qui causa la ruine de Troie, la pomme tentatrice et funeste est en grand honneur chez les Chinois qui voient en elle l'image de la fidélité. Voilà donc la pauvre impératrice enfermée dans son palanquin aux stores baissés qu'accompagnent les préposés à la garde de son palais, les hauts fonctionnaires et dignitaires, les gardes du corps porteurs d'encensoirs, etc... Ce cortège ne s'arrête que dans la salle du trône, où vous supposez peut-être que l'empereur attend sa fiancée. Pas du tout, il est occupé à se faire coiffer et à endosser sa veste ornée de dragons, après quoi, profitant de ce que sa jeune épouse est au palais Kien-tsing-Kong, il s'en va, lui, au palais Kouen-ning-Kong (ne pas confondre), où l'impératrice le rejoint. Alors l'empereur découvre le visage de sa fiancée, tous les deux mangent ensemble les gâteaux de postérité, puis, un peu plus tard, un repas dont voici le menu: Vin d'or et vin d'argent, c'est-à-dire jaune et blanc, riz d'or et riz d'argent, jambon, gigot, rouelles de viandes. — C'est bien la peine, pour se nourrir ainsi, de dépenser à ses noces quarante-deux millions de francs! Nous admettons que les pâtes de longévité, qui forment le dessert, soient plus rares et meilleures que le reste. Le régal est accompagné d'un hymne de circonstance, non pas chanté mais récité derrière une cloison par le coiffeur et la coiffeuse de leurs Majestés, qui sont, ne vous y trompez pas, un garde du corps et sa femme.

Le lendemain, l'empereur et l'impératrice prennent, à leur réveil, des fruits et du thé servis par les princesses, et se parent, elle de sa robe jaune clair brodée de dragons, d'une veste à huit écussons et d'un diadème en forme de phénix, — lui d'une robe et d'une veste également chamarrées de dragons. Ils vont brûler de l'encens sur la table du Ciel et de la Terre, sur celle du Génie et du Bonheur, puis devant





COSTUMES DE VILLE ET DE DINER DE MADAME BRUN-CAILLEUX, 11, RUE DU MARCHÉ-SAINT HONORÉ.

*Robe en bengaline et cachemire vert, broderie noire.* — Jupe plissée en cachemire vert; à droite, long tablier de bengaline verte festonné et brodé en soie noire; au bas du tablier, semé de fleurs brodées. Corsage sans basque en bengaline, légèrement froncé devant; petite veste de cachemire plus courte que la taille, ouverte devant et tenant aux manches. Manche droite froncée au bas et garnie d'une broderie comme celle du tablier. Petite ceinture brodée posée à plat sur le corsage et faisant pointe devant.

*Costume en cachemire gris ardoise.* — Jupe en cachemire gris ardoise plissée à larges plis creux; long

tablier de même étoffe, tombant droit sur la première jupe. Au bas du tablier, large broderie appliquée sur tulle noir; au-dessus, motifs de broderie en soie noire; un second tablier garni comme le premier, est légèrement froncé et tombe en biais de droite à gauche. Corsage sans basque, réuni à la jupe par une torsade de surah noir. Devant, petit jabot recouvert d'un coquillé de dentelle blanche, sur lequel croise un petit fichu plissé à droite, et festonné, à gauche, en dents plus petites que celles du tablier. Manche droite fermée intérieurement par quatre boutons; en haut, dents brodées comme celles du tablier.





## TRAVAUX DE FANTAISIE

*Carton de table pour petites photographies.* — Tailler les deux côtés en carton fort et sur les dimensions suivantes : largeur 19 cent., hauteur 11 cent., le dos sur 4 1/2; joindre chaque côté au dos par une bande de calicot de 1 cent. collée des deux côtés. Cela préparé, tendre de la vieille étoffe sur un côté du dessus; l'autre côté sera garni, ainsi que le dos, d'une bande de cette même étoffe posée en biais et de petite peluche. Un galon ancien cache la réunion des étoffes; dentelle ancienne au bord du côté avec peluche, galon sur le dos aux deux extrémités, un peu en deçà du bord extérieur. Coller, intérieurement, d'étroits rubans pour fermer le carton. La doublure se colle sur un très mince carton qui s'applique sur l'intérieur après qu'on a enduit les deux d'un peu de colle.

Notre modèle est en étoffe vieux rose à bouquets brochés de bleu, rouge et jaune, feuillage en soie blanche. La peluche est vieux rose, le ruban ombré vieux rose et bleu, le galon ancien ainsi que la dentelle, l'intérieur en moire vieux bleu. Nous donnons ces indications bien qu'on puisse employer étoffes et galons modernes.

On pourrait encore utiliser une étroite bande de tapisserie ou un beau galon brodé. Un point de Hongrie ferait une très jolie couverture. Nous donnons le carton vu des deux côtés.

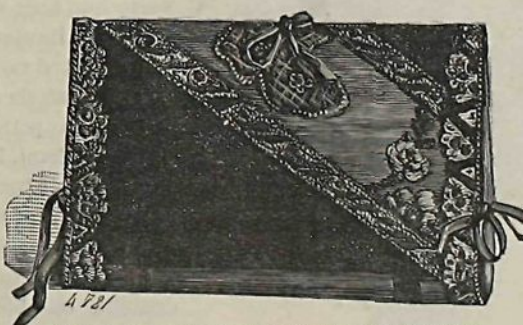
*Deux tapis longs pour petite table volante.* — Même dimension pour les deux avec disposition variée de peluche et de broderie : 66 cent. de longueur sur

22 de largeur, remplis non compris. Fond en cachemire crème; aux extrémités une bande de 8 cent. de hauteur en cachemire indien, dont on brodera, au point de fantaisie, le contour du dessin, en harmonisant la couleur des soies à broder. Sur la longueur, une petite bande de même tissu brodée d'étoiles. Dis-

poser des bandes en peluche vieil or en suivant le modèle du tapis que l'on veut copier. Premier modèle : tapis coupé, en biais, de deux bandes larges de 6 et 5 cent. retenues par un galon perlé vieil or de 1 cent. de large. Même galon les divisant en losanges. Points lancés intérieurs jaune et bleu pâle; à l'extérieur orange. Trois pattes dans les angles. Nous donnons le dessin de deux pattes grandeur naturelle; celle du milieu a 15 cent. et demi dans sa plus grande hauteur, les petites 9 cent. et demi. La broderie se compose d'un point de chausson orange qui retient la patte au fond du tapis; extérieurement, des points lancés bleus et maïs, intérieurement vieil or. Un ruban de moire maïs occupe le milieu de la patte; il est fixé par un double point de Boulogne bronze et orange avec point crème. Au milieu, point d'épine bleu pâle

avec points bronze et grenat, jeté d'étoiles vieux rose. La seconde grande patte ne diffère que par la broderie du ruban de moire, qui se compose de points lancés grenat et maïs formant des losanges avec points de croix en soie grenat foncé au croisement des soies. Le tapis brodé, le doubler de flanelle, puis d'un satin foncé; mettre aux extrémités une frange en soie.

Second modèle. Le tapis a une autre disposition de



Carton de table pour petites photographies, vu des deux côtés.

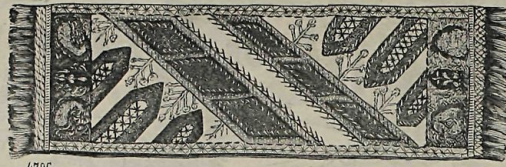
Modèles de Mademoiselle Lapouge.



bandes, les soies et les points sont les mêmes ainsi que la bande de cachemire. Une bordure de châle français, à défaut de bordure de l'Inde, ferait très bien; nos modèles sont organisés avec cette dernière. Dans l'espace libre, broder sur le fond une branche de fleurettes; les tiges au point de chaînette bronze, les fleurettes bleu et rose pâle mélangés. On peut encore employer une bordure de madras, du galon ou du ruban broché que l'on broderait en teintes plus claires que celles de l'étoffe. Ces petits tapis peuvent s'étendre sur le milieu d'une table de salon ou se mettre sur une petite table en laissant tomber les extrémités.

On pourrait reproduire les dispositions des bandes avec du ruban pompadour, voire même avec de la cretonne. Nous multiplions les indications pour faciliter à nos abonnées l'exécution de ces travaux de fantaisie aussi utiles qu'élégants.

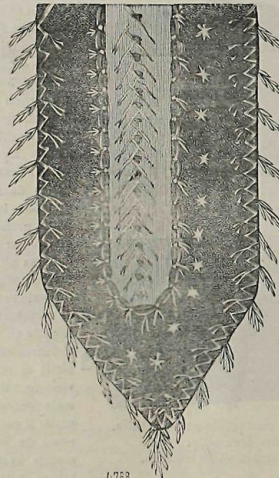
**Sac à ouvrage en satin grenat.** — Tailler le fond bourriche sur 30 cent. de longueur et 25 de hauteur, le doubler de satin soie; faire à chaque extrémité et à 5 cent. du bord une coulisse pour passer un ruban et fermer la bourriche. On aura préalablement appliqué sur les côtés et au bas, un bouquet découpé dans une étoffe quelconque, on brodera ce bouquet de quelques points de fantaisie avec des soies s'harmonisant aux tons du sac. Cela fait, tailler un



N° 1. — Tapis pour table volante ou milieu de grande table. Modèle de Mademoiselle Lapouge.



Croissant dessous de vase ou d'objet d'art. Modèle de Mademoiselle Lapouge.



Patte brodée pour le tapis N° 1.

sac en soie que l'on montera au bord du fond bourriche en ne le prenant que sur les côtés. Faire une coulisse, passer un ruban. Mettre une ganse perlée pour cacher la réunion du sac, et avec cette même ganse,

servir de colle? Alors il faudrait réunir le dessus et le dessous par un surjet, après les avoir retenus, à l'envers, par de grands points, chacun sur un carton de moyenne grosseur; mettre au contour pour cacher le

faire des anses nouées, de deux liens, avant de les fixer au bord d'un sac bourriche.

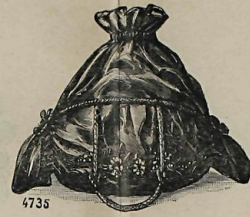
**Croissant dessous de vase ou d'objet d'art.** — Se fait en étoffe ancienne. Cet original dessous préservera la peluche du dessus de cheminée et des tapis, de l'empreinte que laisse inévitablement tout objet posé dessus. On placera le croissant de côté ou de biais et l'on posera l'objet sur la partie large.

Tailler le croissant en carton épais, offrant assez de résistance pour bien tendre l'étoffe qui le couvre et que l'on colle à l'envers. Dimension

du croissant hauteur du milieu 10 cent., l'écart d'une pointe à l'autre est de 20 cent.; avec ces deux indications il est facile de dessiner un croissant.

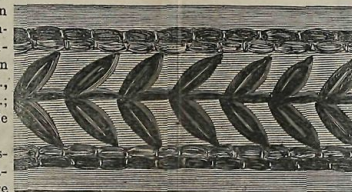
Poser un galon au contour et pour le dessous mettre une soie que l'on aura préalablement collée sur un mince carton. Notre modèle est tendu de brocart Louis XIV fond rouge à dessin or et argent, et le galon ancien est tissé de fils d'argent doré.

**Dessous de vase demi-croissant.** — Forme moins ouverte que celle du croissant. Hauteur du bord droit 8 cent. Ecart de ce bord à la pointe 9 cent. et demi. Le couvrir d'une étoffe à rayures ou à bouquets jetés. Mettre autour une dentelle ou bien une petite ruche en étroit ruban. Doubler comme il a été indiqué pour le croissant. Préférer-t-on ne pas se

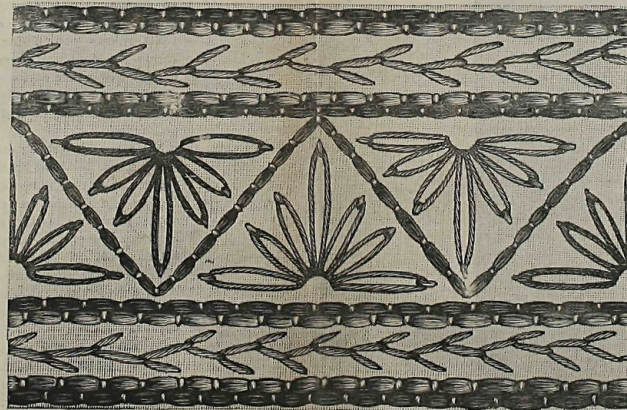


Sac à ouvrage. Modèle de mademoiselle Lapouge.

**Garniture pour rideaux et tenture murale de cabinet de toilette et de chambre d'enfant.** — Toile écrue à torchon, largeur de la bande 10 cent. sans les remplis. Encadrement : double rang de points de Boulogne en laine brun foncé et vieil or foncé, et soie jaune pour le point de traverse; au milieu court un point d'épine en laine bleue de ton moyen. Dessin intérieur : zigzag en laine brune; dessin alterné vieil or et grenat.



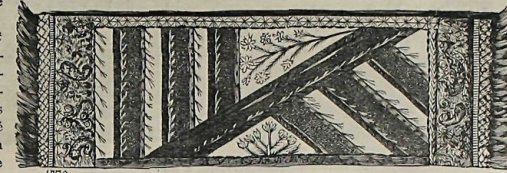
Petite bande pour la glace et le dessus de cheminée.



Bande en toile écrue pour garniture de rideau et tenture murale pour cabinet de toilette et chambre d'enfant.

surjet une fine ganse perlée.

**Dessous d'objet d'art.** — Rectangulaire en carton couvert d'un morceau de velours de Gênes entouré d'un large galon d'or et d'un autre plus petit. On peut se servir en place de carton d'un ancien petit almanach. Le modèle est fait ainsi.



N° 2. — Tapis en cachemire avec bandes de peluche et appliques de cachemire brodées. Autre disposition. Modèle de Mademoiselle Lapouge, 19, rue d'Aumale.



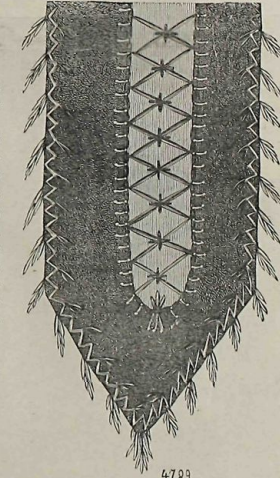
Dessous de vase demi-croissant.

au feston feuille de rose; l'inverse pour le dessin suivant. De l'autre côté de la tige qui est bleu, le dessin correspondant sera de couleur opposée à celle du bas; bleue si elle est rouge, etc., etc.

**Dessous de lampe en drap bronze.** — Ensemble du dessous de lampe. Quart de la broderie grandeur naturelle.

Un galon laminé coupe les angles. Au-dessus du galon, motif au point de Boulogne en chenille bronze, dans l'intérieur points en soie de ton clair. Le dessin du milieu cerné de chenille grenat; dans l'intérieur ganse d'or et points en soie rose ancien moyen dans les motifs des côtés, clair dans celui du milieu, clair et très clair dans celui du haut. Rosace cernée d'une ganse d'or avec points en soie bleue de deux tons dans l'intérieur.

Les dessins sont reliés au-dessus de la rosace par des ganses d'or cernées de chenille avec points intérieurs en soie bronze. Le contour se découpe en dents arrondies.



Patte brodée pour le tapis N° 1.

fait sur étamine ou sur toile, à l'aide d'un fin canevas ou d'étamine dont on tire les fils la broderie faite. On alterne la couleur des dessins. Un dessin rouge avec le point du milieu bleu ainsi que la dent qui est

## CONSEILS

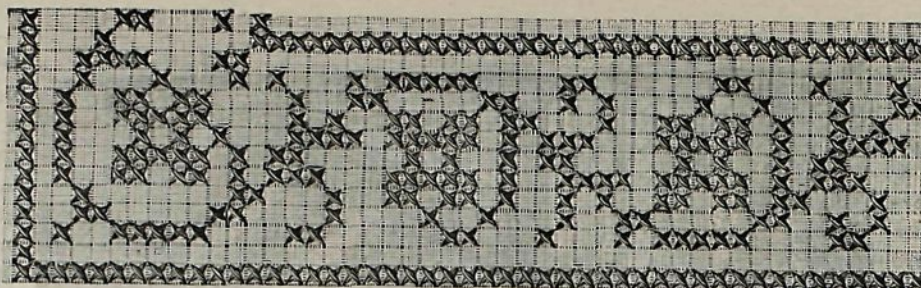
La broderie sur toile écrue, dont nous donnons le dessin, est amusante et vite faite; elle nous semble convenir pour la décoration d'une chambre de maison de campagne. Nous avons indiqué la toile écrue et l'andrinople comme fond, mais une cretonne unie dans les tons grenat, bleu, bronze, etc., ferait également bien.

Les deux petits tapis de table, par la disposition des appliques, sortent du genre connu. Ils peuvent se faire également carrés. Il faudrait alors supprimer un côté de bordure et répéter le dessin en sens inverse. Ain-

**Garniture pour robe d'enfant et lingerie.** — Coton rouge et bleu. Se



si, la bande qui coupe en biais le modèle n° 2, répétée en sens inverse, donnerait un chevron, et les trois pattes entières, trois autres



4727

Encadrement pour serviette à thé.

(Les travaux de cette page sont de Mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan.

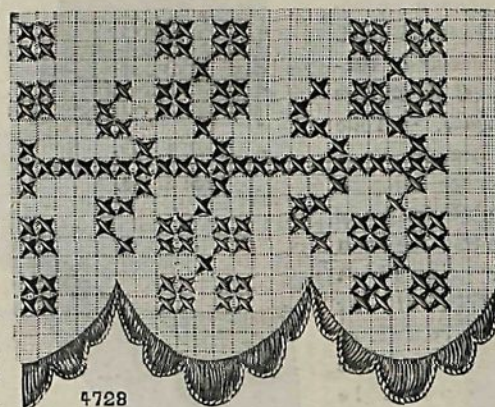
ment où l'on s'occupe des costumes de transition. Le couvre-lit paraîtra donc dans le 4<sup>e</sup> Album du 20 avril.



4492

Ensemble du dessous de lampe.

chevrons; les bandes horizontales seraient posées de même et en regard. L'on pourrait aussi remplacer la broderie qui porte les bandes par du galon ancien ou genre ancien. On utiliserait même les morceaux d'étoffe d'un costume, pourvu que l'étoffe soit brochée de bouquets, ou à rayures brodées ou genre pompadour. Les bandes faites de rayures n'auraient besoin que d'une légère broderie, juste ce

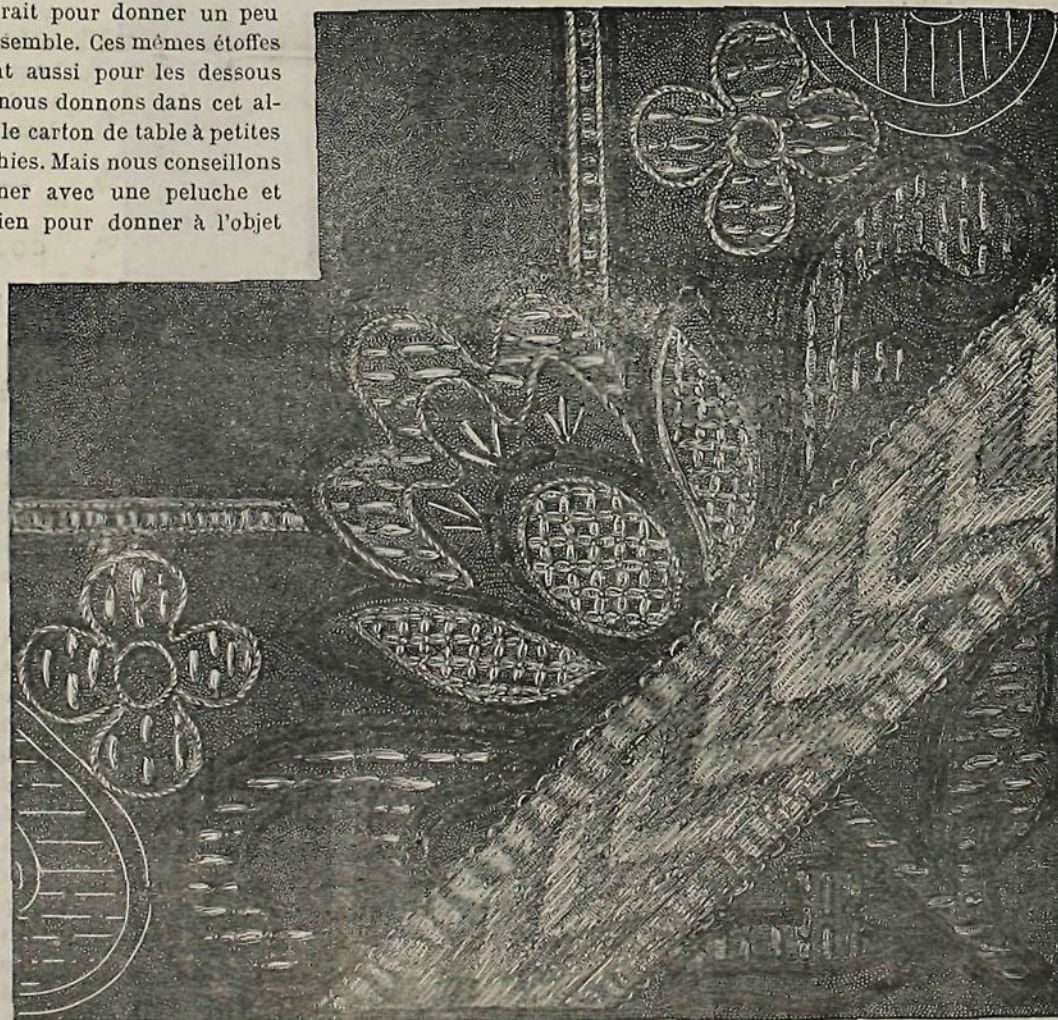


4728

Garniture pour robe d'enfant.

qu'il en faudrait pour donner un peu de relief à l'ensemble. Ces mêmes étoffes conviendraient aussi pour les dessous de vase, que nous donnons dans cet album, et pour le carton de table à petites photographies. Mais nous conseillons de les combiner avec une peluche et du galon ancien pour donner à l'objet un petit côté artistique.

Nous avons annoncé que nous donnerions le 30 mars, en supplément, un couvre-lit en étamine fait de bandes brodées en soie au point de croix et de bandes plus petites unies avec ourlet à jour; mais nous avons pensé que, vu l'époque, une planche de patrons serait la bienvenue en ce mo-



Quart du dessous de lampe (grandeur naturelle).





COSTUMES DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

*Costume en lainage uni bois de renne et faille pékin changeante.* — Jupe en faille rayée bleu changeant et bois de renne; cette jupe, unie devant, forme de gros plis creux sur le côté droit et sur le lé de derrière; une seconde jupe en lainage uni est posée à plat au bord du corsage sans basque et n'est relevée que par de légers plis, à droite et à gauche. Les lés de cette seconde jupe ne se rejoignent pas à droite; ils laissent une quille et tombent droit de chaque côté. Sur la quille, descend un pli-spirale en uni. Corset en pékin décolleté, avec une petite chemisette froncée sur laquelle se croise un fichu plissé qui prend aux épaules et se perd dans le corset, le tout en lainage uni. Manche arrêtée au-dessous du coude, prise dans un bouffant en rayé qui, large d'en

haut, se termine en pointe, à la hauteur du coude, par un nœud de ruban.

*Costume en drap, soie et velours verts, garni de peau de merle.* — Jupe en soie verte, plissée du haut et unie dans le bas; au bas, devant, large bande de peau de merle. Grande redingote en drap vert plus foncé, ouverte, devant, sur la jupe de soie, le corsage ouvert sur un long gilet de peau de merle montant; la redingote a de larges revers de velours vert, elle ne se ferme que sur la poitrine par deux pattes de drap boutonnées en sens inverse. Manche longue et unie, parement de velours vert. Les revers, pattes et parements sont bordés d'un liseré en peau de merle.



l'image du dieu du foyer, avec un nombre réglé d'agenouillements et prosternements ; enfin, après une collation, l'impératrice remonte dans son palanquin de cérémonie pour aller sous une tente où l'empereur la rejoint, et de là dans les divers palais où sont les saintes images des empereurs et des impératrices, leurs devanciers, se prosterner et brûler de l'encens.

Ce n'est qu'après s'être acquitté de tous les devoirs de famille, que l'empereur prend place sur son trône ; l'impératrice, s'avancant, lui offre un sceptre, il lui remet le sien en échange ; après quoi, elle se prosterne avec toutes les dames de la cour qui la ramènent dans le palais Tchou etc., tandis que l'empereur rentre dans le palais Yang etc...

Je ne vois réellement pas où ont pu passer les quarante-deux millions, d'autant que, par mépris pour une vile populace, il n'y a aucune espèce de réjouissances publiques. — Mais alors... Ne cherchez pas ! Ceci reste un mystère. Dieu merci, malgré le zèle des reporters, il en existe encore quelques-uns de par le monde et peut-être contribuent-ils à

son charme. Vous figurez-vous l'effet d'un grand jour cru, sans ombres ? Que de laides choses il éclairerait dans notre vieille Europe, pour ne parler que d'elle ! Ne vaut-il pas mieux, par exemple, un peu d'obscurité autour de l'affaire Parnell, autour de celle de la prétendue Ligue des patriotes, autour de certains suicides contemporains ? Et, à propos de suicide, avec quelle facilité croissante on se tue, de l'archiduc Rodolphe au faussaire Richard Piggott ! C'est à croire qu'un vent de sombre et mélancolique folie souffle sur le monde, exerçant ses ravages du haut en bas de l'échelle. Peut-être au milieu des cadavres, de tant de morts volontairement tombés avant l'heure, une idée viendra-t-elle à ceux qui poursuivent le progrès sans Dieu, une idée bien simple, c'est qu'il n'y a encore que la religion qui nous ait donné de bonnes raisons de vivre, même si la vie est dénuée de tout ce qui peut la rendre enviable.

T. B.

## LES SALONS DE FRANCE



IL est un art que l'on puisse, par excellence, nommer un art français, c'est celui de la conversation. Ailleurs on disserte avec plus ou moins d'éloquence, on babille avec plus ou moins de charme, mais nulle part nous ne trouverons l'équivalent de la pointe française, de cette pointe qui, selon l'ingénieuse expression de Joseph de Maistre, pique comme l'aiguille pour faire passer le fil. Les qualités françaises : esprit, bon sens, vivacité, sont les qualités mêmes de la conversation ; il n'est pas jusqu'au défaut français le plus généralement reconnu et condamné, la légèreté, qui ne soit utile pour bien causer, car, grâce à lui, on touche à tous les sujets, sans appuyer outre mesure, sans tomber par conséquent dans la pédanterie.

On dut toujours et par privilège de nature, causer agréablement en France, aussitôt du moins que la femme, cette grande prêtresse de la conversation, eut pris dans la société la place qu'elle a conservée depuis en étendant de plus en plus son empire. Les premiers salons furent assurément ces cours de gai savoir où, au moyen âge, dames et chevaliers discutaient entre eux les subtilités de la galanterie dans le sens le plus élevé du mot, celui qui implique une politesse attentive et respectueuse. L'autorité d'opinion qu'exercèrent ces assemblées choisies, préludant à la société proprement dite, contribua beaucoup à adoucir nos mœurs. Les fabliaux du temps alimentaient d'ordinaire des entretiens qui, plus tard, au

xvi<sup>e</sup> siècle, roulèrent de préférence sur les nouvelles en prose, comme le fait voir cette exquise princesse, sœur de François I<sup>er</sup>, la Marguerite des Marguerites.

Il fallut cependant la fin des guerres civiles pour que la conversation, telle que nous l'entendons aujourd'hui, prit naissance dans le premier des salons célèbres, l'hôtel de Rambouillet. Malherbe avait épuré notre langue ; d'Urfé venait d'écrire ce roman de l'*Astrée* où les esprits fatigués de luttes politiques et religieuses se réfugièrent comme dans une oasis ouverte aux sentiments tendres et délicats, au naissant idéal. La chambre bleue d'Arthénice, reçut les illustres et les précieuses ; elle devint par excellence un tribunal avec lequel il fallait compter, un véritable palais d'honneur où les lettres trouvaient direction et patronage. On y faisait de l'opposition, — aucun salon n'a pleinement réussi sans cela, — mais une opposition discrète ; on y blâmait le ministre en faveur et les mœurs relâchées de la cour ; on y accueillait le mérite, sans souci de la naissance. Auprès des Condé, des La Rochefoucauld, des Bussy, se trouvaient, déguisés, eux aussi, sous de beaux noms sonores empruntés à l'antiquité grecque et romaine ou au *Grand Cyrus*, des roturiers comme Voiture qui était fils d'un marchand de vin ; auprès de M<sup>mes</sup> de Sévigné, de La Fayette, de Longueville et de Chevreuse, des bourgeoises telles que M<sup>me</sup> Deshoulières et M<sup>lle</sup> Scudéry étaient fêtées. En causant des moindres bagatelles contemporaines, on travaillait à assouplir encore les formes du langage ;



on introduisait dans la discussion ces nuances infinies de l'urbanité et du savoir-vivre dont les noms n'existaient même pas auparavant. La retenue imposée aux paroles servait la cause de la morale, et les beaux sentiments, marchant de front avec les expressions nobles et raffinées, passaient de ce cercle d'élite dans les livres et au théâtre.

Qui dira l'influence exercée par l'hôtel de Rambouillet sur le génie de Corneille, sur l'éloquence de Bossuet ? Si les petits ridicules d'une certaine affecterie se mêlèrent à de grands avantages, on aurait tort d'en faire un crime à cette « cour » que Fléchier nous dépeint comme nombreuse et choisie à la fois, modeste sans contrainte et savante sans orgueil. Du reste, les coteries quelles qu'elles soient prennent inévitablement et comme malgré elles, pour se distinguer de la foule, des manières, un ton à part. Quelques tournures de phrases attribuées aux Précieuses nous font sourire aujourd'hui, mais rappelons-nous qu'il y en a beaucoup d'autres de la même provenance que nous employons à chaque instant et dont il semble que le vocabulaire n'aurait pu se passer. Quant à la comédie de Molière trop souvent citée, elle ne s'est jamais appliquée à Catherine de Vivonne, à Julie d'Angennes, ni à leur entourage, — les dates en font foi ; — tout au plus visait-elle le salon de M<sup>lle</sup> de Scudéry qui avait recueilli l'héritage de l'hôtel de Rambouillet, après que le duc de Montausier eut emmené sa femme dans son gouvernement de Saintonge.

Ce salon, situé au Marais, n'attira que la partie la plus faconnière d'une société qui prêta dès lors aux copies des *mauvais singes* bernés par l'auteur des *Précieuses ridicules*. Sans doute les petits genres littéraires et les jeux d'esprit maniérés furent encouragés outre mesure à ces samedis de l'immortelle *Sapho* où Chapelain, Sarasin, Godeau qui s'intitulait lui-même naguère, à cause de sa petite taille, le nain de Julie, faisaient la loi, où d'autres beaux esprits de second ordre, parmi lesquels certains noms que n'a pas ménagés la plume satirique de Boileau, prêtaient parfois à la caricature. Mais il reste à M<sup>lle</sup> de Scudéry l'honneur d'avoir admirablement défini la conversation, quoique — semblable à la plupart sous ce rapport — elle n'ait pas toujours joint l'exemple au précepte. Par elle, nous savons que cet exercice de l'esprit doit être diversifié selon les temps, les lieux et les personnes avec lesquelles on se trouve, c'est-à-dire qu'il doit avoir pour but d'intéresser les autres et non de satisfaire notre propre vanité. Le grand secret est de parler toujours noblement des choses basses et simplement des choses élevées ; du reste, liberté entière, pourvu qu'un certain esprit de politesse en bannisse absolument toutes les railleries aigres et qu'il y règne un certain esprit de joie, avec le respect profond de la pudeur.

Voilà des conseils dont nombre de gens auraient besoin de nos jours où dans maintes maisons, beaucoup plus respectables d'ailleurs que celle de Ninon de Lenclos, la conversation n'a pas droit aux éloges qu'elle méritait chez cette personne peu scrupuleuse sur d'autres points : « Jamais de rires élevés, ni de disputes, ni le moindre propos touchant la religion ou le gouvernement, beaucoup d'esprit et fort

orné, » — c'est Saint-Simon qui nous l'affirme, en ajoutant que dans ce salon d'une femme qui, pourtant, ne tenait que fort indirectement au monde, le jeu n'eut jamais ses entrées.

Mais ce n'est pas chez Ninon de Lenclos que nous irons chercher la société dispersée de la défunte marquise de Rambouillet.

Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, réunissait au Petit-Luxembourg de beaux esprits que retenaient tantôt les saillies de M<sup>me</sup> de Sévigné, la femme qui sut le mieux parler et écouter, tantôt l'esprit si solide et si délicat tout ensemble de M<sup>me</sup> de La Fayette. Dans ce cercle naquit la mode d'écrire des *portraits*, passe-temps ingénieux qui devint un genre littéraire où La Bruyère, en première ligne, se distingua.

A l'hôtel de Bouillon, la duchesse (Marie-Anne Mancini), avait le tort, tout en ayant su deviner La Fontaine qu'elle appelait son *fablier*, de préférer la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine et de rebuter Lesage qui lui opposa la plus courageuse indépendance. Il devait lire chez elle sa comédie de *Turcaret* et arriva en retard, un procès important l'ayant retenu au Palais. Colère de la duchesse qui lui reproche violemment d'avoir fait perdre deux heures à la compagnie : — Eh bien, madame, je vais les lui faire regagner, je ne lirai point ma pièce, répondit Lesage en s'en allant avec son manuscrit.

Chez la marquise de Sablé, l'amie de La Rochefoucauld, dont la retraite quasi-monastique, tout en haut du faubourg Saint-Jacques, avait une porte ouverte sur le monde, les pensées et maximes étaient encouragées naturellement.

M<sup>me</sup> de la Sablière à qui Boileau en voulut toujours de l'avoir repris pour une erreur qu'il avait commise, quoiqu'en général elle cachât avec soin ses connaissances en mathématiques, en physique et en astronomie, M<sup>me</sup> de la Sablière, savante comme M<sup>me</sup> de la Fayette, dont Ménage avait formé le goût, et comme M<sup>me</sup> Dacier qui traduisit Homère (les femmes instruites ne datent pas de nos cours de la Sorbonne), donnait une agréable hospitalité aux gens de lettres et aux grands seigneurs réunis par la similitude des goûts. La Fontaine, qui fut un de ses meilleurs amis et dont elle excusait les gaucheries avec une indulgence sans bornes, comparait son esprit à un joli parterre où la variété des fleurs ravit le regard.

Le *bonhomme* était pour sa part très lourd dans la conversation, de même que Corneille, qui a dit de lui-même :

L'on peut rarement m'écouter sans ennui,  
Quand je me produis par la bouche d'autrui.

De son côté, Molière, moitié nonchalance, moitié mauvaise humeur d'être invité par curiosité pure, n'obtint aucun succès de causeur à l'hôtel de Rambouillet ; en revanche des La Motte et des Sainte-Aulaire, dont il n'est resté que quelques lettres ou quelques sonnets, faisaient merveille dans les salons, d'où l'on pourrait conclure peut-être que la sublimité de la pensée n'est pas compatible avec le genre alerte et brillant qu'exige la conversation. Racine y était cependant habile, mais, très distrait, il manquait parfois de tact ; il le prouva chez M<sup>me</sup> de Main-



tenon qui se souvenant des soupers, si pauvres en bonne chère, mais si pétillants de verve que donnait jadis M<sup>me</sup> Scarron, aimait à rassembler autour d'elle des hommes d'esprit pour amuser le roi; on sait que Louis XIV causait volontiers, avec une grâce, une courtoisie, une élégance suprêmes. La disgrâce dont Racine ne sut pas se consoler, vint en réalité d'une allusion maladroite aux mauvaises pièces de Scarron, faite en présence de Louis XIV, qui n'aimait pas que l'on rappelât le passé de la marquise devenue presque reine.

Si le génie n'est point causeur, les reparties de Voltaire et l'art infini avec lequel celui-ci tournait de petits vers prouvent, d'autre part, que le talent du moins peut, dans son désir d'être universel, condescendre à des badinages. C'est Voltaire qui, condamné par la duchesse du Maine à faire une énigme pour racheter un gage, improvisa, sur le mot *oiseau*, cette petite merveille du genre :

Cinq voyelles, une consonne,  
En français composent mon nom,  
Et je porte sur ma personne  
De quoi l'écrire sans crayon.

La duchesse du Maine aimait fort les petits jeux qui, le plus souvent, étaient le prétexte de madrigaux à son adresse. Par exemple, la question : « Quelle différence y a-t-il entre la maîtresse du logis et une pendule ? » suggérait cette réponse à Fontenelle : « L'une marque les heures, l'autre les fait oublier. » Et c'était en effet une aimable maîtresse de maison que cette petite-fille du grand Condé, mariée au fils de Louis XIV. De la retraite, à laquelle il lui avait fallu se résigner après les deux années de détention qui suivirent un complot avorté, elle fit, selon le langage du temps, l'école du goût, le temple des muses.

Louise-Bénédict de Bourbon manquait d'agrément extérieurs, mais, comme le dit l'auteur de la *Métromanie* :

« Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ? »

Elle avait des idées étendues, l'âme haute, beaucoup d'ambition. Ayant renoncé à la politique, elle employa son activité à créer une cour en miniature, dans ce beau château de Sceaux, construit naguère par Perrault pour Colbert, et que Le Nôtre avait entouré d'un immense parc où ne manquaient ni les jets d'eau, ni les cascades. Le peintre Le Brun avait été chargé de la décoration des appartements, Puget et Girardon avaient orné les bosquets de statues. La duchesse du Maine créa, pour ses amis, le grand ordre de « la Mouche à miel », dont elle était la reine. Vêtue d'une robe de satin vert, brodée d'abeilles d'argent, et d'un manteau de drap d'or, coiffée d'un diadème de mouches en émeraudes, elle dirigeait despotiquement trente-neuf chevaliers, parés d'attributs emblématiques; on jurait, sur une ruche, de respecter les statuts de l'ordre, qui impliquaient une soumission aveugle aux volontés de la reine et un respect infini envers les mouches à miel chevalières de l'ordre, même une certaine bonne volonté à se laisser piquer par elles. Le duc prenait peu de plaisir à ces bagatelles quintessenciées. Maladif et taciturne, il s'occupait, dans sa tourelle, de géométrie,

d'astronomie et d'architecture, tandis que la duchesse s'entretenait avec des hôtes tels que Voltaire, Fontenelle, Chaulieu, Vertot, l'abbé Genest, Malézieux, un érudit qui était en même temps l'à-propos même et savait, mieux que personne, organiser une fête. Les fêtes de Sceaux, sa fertile imagination et l'infatigable entrain de la duchesse aidant, devinrent quasi-féeriques; leur décence, le tour sentimental et romanesque donné aux divertissements étaient en même temps comme une protestation contre les soupers licencieux du Régent, qui déshonoraient le Palais-Royal.

Les jolis mémoires de M<sup>lle</sup> de Launay sont pleins du récit de ces concerts, de ces ballets, de ces feux d'artifice, de ces joutes sur l'eau, de ces simulacres de siège, de ces spectacles de toute sorte, qui alternaient avec les conversations d'une nuée brillante d'hommes de lettres et de quelques femmes dignes de leur donner la réplique, entre autres cette spirituelle de Launay, d'abord femme de chambre de la duchesse, puis l'ornement de sa société; la présidente Dreuillet qui disait et écrivait sans prétention des choses ravissantes; la marquise de Lambert surtout qui, élève de son beau-père Bachaumont, lui emprunta les qualités d'un élégant écrivain sans perdre celles d'un moraliste que Fénelon admirait en elle.

Devenue riche, après son veuvage, grâce au gain assez inattendu de plusieurs procès, elle fit de sa fortune le plus noble emploi, obligeant ses amis avec une générosité rare et tenant, comme on disait, bureau d'esprit. Deux dîners par semaine réunissaient chez elle ce qu'il y avait de plus distingué à Paris par la naissance et le talent. La duchesse du Maine venait volontiers à ses mardis où s'empressaient Fontenelle, La Motte, le marquis de Sainte-Aulaire, M. de Sacy, les abbés de Mongault, de Choisy, de Bragelonne, le père Buffier, etc. L'autorité de son goût se faisait sentir même dans les choix de l'Académie française. Ce salon, ouvert à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, se prolongea pendant plus de vingt ans dans le XVIII<sup>e</sup>. Il sert de transition entre deux époques dont nous allons, au point de vue de la société, préciser les différences.

## II

Les salons n'eurent toute leur puissance que vers le milieu du règne de Louis XV. Sous Louis XIV, Versailles était trop absorbant pour que ce qu'on devait plus tard appeler le monde pût surgir auprès de la cour; sous la Régence, les plaisirs furent de l'ordre le plus grossier, sauf dans deux ou trois maisons comme l'hôtel de Sully, l'hôtel de Duras, l'hôtel de Villars. Aux femmes appartient l'honneur d'avoir donné, vers le milieu du règne de Louis XV, le signal d'une réaction, en ressuscitant, à de nombreux exemplaires, l'hôtel de Rambouillet, modifié selon les besoins nouveaux. Le salon de M<sup>me</sup> de Tencin qui avait hérité de celui de M<sup>me</sup> de Lambert, et où continuaient à se préparer les élections académiques, devança le mouvement général et, pour la



première fois, la grande différence entre les salons du XVII<sup>e</sup> et ceux du XVIII<sup>e</sup> siècles'y manifesta franchement. Les hommes de lettres, quoiqu'ils ne fussent tenus envers leurs protecteurs qu'aux égards que prescrit le bon ton, semblent avoir été d'abord rassemblés pour le plaisir des grands; il arriva ensuite que les grands seigneurs se firent les disciples et les courtisans des hommes de lettres qui étaient aussi des philosophes. M<sup>me</sup> de Lambert avait eu deux jours pour ses fameux diners, les invités du mercredi n'étaient pas tout à fait les mêmes que ceux du mardi; elle n'eût pas osé, peut-être, les confondre. Chez M<sup>me</sup> de Tencin, ces nuances s'effacèrent; dans ce qu'elle appelait sa ménagerie, la plus parfaite égalité régnait parmi les *bêtes*; elle préparait le salon de M<sup>me</sup> Geoffrin dont, sur ses derniers jours, elle disait avec un peu d'humeur: « Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. » Le caractère de M<sup>me</sup> de Tencin n'était pas à la hauteur de son esprit; sa jeunesse n'avait pas été sans reproche comme celle de M<sup>me</sup> de Lambert, mais des amitiés, infiniment respectables, honorèrent sa vieillesse. Montesquieu était, avec Fontenelle, le membre le plus assidu de son cercle; le cardinal Lambertini, qui devint pape sous le nom de Benoît XIV, resta en correspondance avec elle.

Un pape, envoyant son portrait à M<sup>me</sup> de Tencin, un roi appelant M<sup>me</sup> Geoffrin maman, cela nous étonne aujourd'hui, mais aucune époque ne fut, plus que le XVIII<sup>e</sup> siècle, affranchie de vanités et de préjugés, quoi que l'on puisse penser des privilèges qu'eut à saper la Révolution. Socialement du moins ils ne se faisaient pas sentir. Voltaire ne fut-il pas nommé le familier des princes, en attendant qu'il devint celui des rois et des impératrices? Nous croyons volontiers la très grande dame qui a écrit: « L'horreur des abus, le mépris des distinctions héréditaires, tous ces sentiments dont les classes inférieures se sont emparées dans leur intérêt, ont dû leur premier éclat à l'enthousiasme des grands, et les élèves de Rousseau et de Voltaire les plus ardents et les plus actifs, étaient plus encore les courtisans que les gens de lettres. »

Avant de considérer l'effet qu'eut cette propagande des idées philosophiques au sommet de l'échelle sociale, arrêtons-nous à considérer deux salons prin-

ciers d'un très grand intérêt: le Palais-Royal et le Temple. MM. de Goncourt, ces brillants évocateurs, ont peint de main de maître les « deux petites cours » du duc d'Orléans et du prince de Condé.

Le Palais-Royal, purifié de ses orgies, restait ouvert les jours d'Opéra aux personnes *présentées*, qui pouvaient y venir souper sans invitation. Toute la bonne compagnie s'y rendait en masse. Les petits jours étaient réservés à une vingtaine d'élus. Invités une fois pour toutes, ceux-là pouvaient venir quand bon leur semblait. La reine des réunions intimes fut longtemps M<sup>me</sup> de Blot qui, par son amabilité, se fit pardonner à la fois une excessive retenue et quelques affectations un peu ridicules, par exemple celle de dédaigner toute nourriture solide pour conserver la légèreté de sa taille et rester éternellement sylphide; celle qui lui faisait porter au cou, en guise de pendoque, la façade de l'église où son frère était enterré, etc. On a dit fort justement de M<sup>me</sup> de Blot qu'elle avait le bel esprit du cœur et que c'était une précieuse de vertu. D'ailleurs, le *sentiment* régnait alors par opposition au cynisme qui l'avait précédé. On affectait une délicatesse extrême de ton et de manières; les femmes ne mettaient plus de rouge, la pâleur étant sentimentale, les hommes, aux cheveux négligés et presque sans poudre, n'avaient plus rien du petit maître audacieux et frivole. Tout cela n'empêchait pas qu'on eût beaucoup d'esprit. Auprès de la langoureuse M<sup>me</sup> de Blot, se faisaient remarquer M<sup>me</sup> de Beauvau, M<sup>me</sup> de Boufflers, M<sup>ms</sup> de Ségur, mère et fille, l'espiègle M<sup>me</sup> de Fleury, la baronne de Talleyrand, l'amusante vicomtesse de Clermont-Galleronde toute fantaisie et tout imprévu, la docte M<sup>me</sup> de Genlis, un peu pédante, la laide et spirituelle M<sup>me</sup> de Barbantane, la comtesse de Rochambeau dont la mémoire était un livre débordant d'anecdotes, la comtesse de Montauban dont la gourmandise et les étourderies prétaient à rire, la marquise de Polignac brusque, la langue acérée, redoutable, mais sauvée par sa réputation d'originalité, bien d'autres encore chez qui la culture n'avait point étouffé cette qualité séduisante entre toutes, le naturel.

TH. BENTZON.

(La suite au prochain numéro.)

### MOTS EN ROUE

Même nombre de lettres à chaque mot, la même lettre commençant le mot à la jante, une autre même lettre le terminant au moyeu; les mots forment les rais.

Au ciel voyez la grande et cherchez la petite  
Ensuite.

De ce sacrement-là, bien peu sont parmi vous  
Jaloux.

Ecartez-vous-en bien: c'est une affreuse plante  
Piquante.

Le doux fruit! Je le fais venir de Capdenac  
En vrac.

Je la cherche, en été, sous les forêts prochaines  
De chênes.

On l'aspire, au matin, lorsque le ciel est clair,  
Dans l'air.

Elle a des reflets doux, des teintes irisées  
Rosées.

Est-ce un carré? — Non pas! — Un rond? —  
Cherchez... [Vous approchez.





Deux manches pour robe de chambre ou déshabillé.

Deux manches pour robe de chambre et déshabillé. — Première manche : la largeur de la manche fournit le gigot et, dans le bas, une sorte de pagode relevée intérieurement par des plis. Entre le gigot et la pagode, trois plis profonds perpendiculaires réduisent la largeur de la manche, qui n'a plus que celle voulue pour le bras.

Seconde manche : Taillée très large, la largeur réduite par cinq plis jusqu'au tournant du coude, là elle est nécessaire pour former le bouillon dont le bord, froncé à un poignet, reçoit un autre bord très large ouvert intérieurement et rejeté dessus.

Manche Louis-Philippe. — Se compose d'un long bouillon,



Manche Louis-Philippe pour corsage en tissu souple.

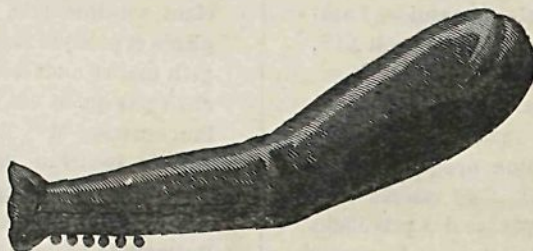
puis d'un plus petit, et d'une partie tendue, montée à un haut poignet en velours. Un haut volant en jockey.

Manche florentine. — A coude; se boutonne extérieurement et se termine par un poignet évasé, légèrement dentelé au bord.

Cravate en gaze plissée. — Deux bandes, longues de 30 et 40 cent., plissées très finement; la plus courte dessine, au milieu, un pli creux. Arrêter par quelques points. La seconde formera, au moyen de plis, une spirale intérieurement, à chaque bord. Poser les bandes l'une sur l'autre et, sous la seconde, mettre deux pans plissés taillés en pointe et ourlés. Tout cela bien ajusté sur une languette de tulle; draper un tour de cou, dont l'un des bouts sera fixé dans la traverse chiffonnée; l'autre bout se passera dans cette traverse et s'y maintiendra par une épingle.



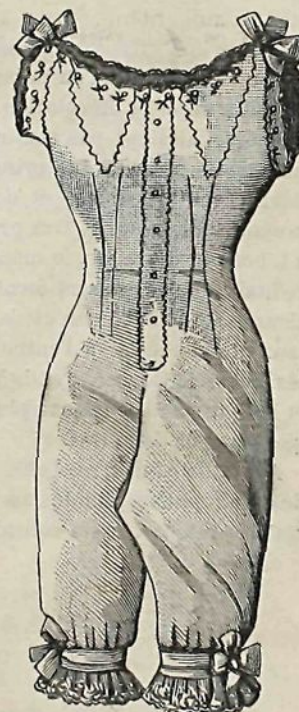
Cravate en gaze plissée.



Manche florentine pour corsage en faille ou cachemire.

la plus courte dessine, au milieu, un pli creux. Arrêter par quelques points. La seconde formera, au moyen de plis, une spirale intérieurement, à chaque bord. Poser les bandes l'une sur l'autre et, sous la seconde, mettre deux pans plissés taillés en pointe et ourlés. Tout cela bien ajusté sur une languette de tulle; draper un tour de cou, dont l'un des bouts sera fixé dans la traverse chiffonnée; l'autre bout se passera dans cette traverse et s'y maintiendra par une épingle.

Pantalon avec corsage en fin jersey crème. — Sert de cache-corset. Une dentelle est montée au bracelet en ruban arrêté par une cocarde et auquel se fronce le bas de la jambe.



Pantalon à corsage en fin jersey crème.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 1720 et un Album de Travaux contenant :

Carton de table pour les petites photographies. — Deux tapis longs en cachemire brodé, pour table volante ou milieu de grande table. — Sac à ouvrage en satin grenat. — Croissant et demi-croissant, petits dessous de vase ou d'objet d'art. — Bandes en toile à torchon écru pour encadrement de tenture murale et de rideaux pour chambre d'enfant et cabinet de toilette. — Broderie pour serviette à thé. — Broderie pour robe d'enfant. — Grand dessous de lampe.

Le Directeur-Gérant : F. THIERY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.





4720

*Imp. Falconer Paris*

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffes de M<sup>me</sup> PERRIN-REVERCHON. 28 r. du P. St. Honoré - Coiffes en foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES. 27. r. du 4  
Septembre - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE. 5. pl. du Châtea. Français - Monture FAY. 9. r. de la Paix 9  
Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN 55. r. Montorgueil.